

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU  
A LA  
CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue de la Préfecture, 3  
LYON  
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. . . . . 6 f. » c.  
Trois mois. . . . . 5 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'étranger

Les Abonnements se payent d'avance.

## REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 21 septembre 1861.

### GRAND-THÉÂTRE.

Les mêmes orages qui ont signalé les débuts aux Célestins, marquent aussi la période d'enfance où se trouve le Grand-Théâtre. — Le sifflet est décidément pour le public le dernier mot de l'appréciation ; mais à entendre cette lutte sauvage de cris et de notes aiguës, il y a des moments où l'on serait tenté de croire que ces messieurs y viennent tout comme à une fête, et qu'ils sifflent pour le plaisir de siffler. — Rien ne les arrête ; ni la déférence pour les spectateurs qui sont là pour voir et entendre, ni la voix du commissaire, qui demande un instant de silence pour faire connaître sa décision.

Nous ne rendrons pas compte en détail des diverses représentations dans lesquelles les artistes nouveaux ont subi leurs épreuves, le résultat est tout en pareille matière, et en agissant ainsi, nous ne ferons que nous conformer à la règle de conduite dont nous nous sommes fait une loi. Que les arrêts du public soient justes ou non, nous devons les enregistrer et les respecter comme ceux qui en ont été l'objet. S'il

nous semble que les sévérités de la foule aient été mal dirigées, nous attendrons pour le dire que tout soit terminé. — Notre compte-rendu ne doit être ni une critique, ni un panégyrique hors de propos, le rôle qui nous échoit, est plus simple et plus modeste, bornons-nous donc en attendant mieux à constater les faits acquis.

MM. WICART et CASTELMARY ont été admis, c'est à eux, maintenant que les émotions redoutables du début doivent être dissipées, de justifier les applaudissements qui les ont accueillis. — La réception de M. et de M<sup>me</sup> BARBOT n'a jamais fait l'ombre d'un doute, et le public qui les connaissait déjà de réputation ou pour les avoir vus sur notre première scène s'est montré juste appréciateur de leur mérite.

La représentation de *Robert le Diable* qui a eu lieu mercredi servait de troisième début à M<sup>lle</sup> DESTERBECQ et à M. DEPOITIER. Celui-ci, visiblement indisposé, avait trop présumé de ses forces et il a dû se retirer devant la décision du public. Quant à M<sup>lle</sup> DESTERBECQ, elle a été recue, et dorénavant, débarrassée de l'appréhension des débuts, elle pourra déployer toutes les ressources de son talent de chanteuse et de comédienne.

M. FERRET, qui avait déjà tenu avec succès sur notre scène l'emploi de trial, a été accueilli, à sa rentrée, de façon à lui prouver que le public n'avait pas oublié avec quelle verve comique il avait interprété les différents rôles de son emploi.

La première apparition de M<sup>lle</sup> Juliette BORGÈSE a eu lieu dans le rôle de Rose Friquet, des *Dragons de Villars*, qu'elle avait créé à Paris. Elle y a tout d'abord conquis les sympathies du public, qui ne lui a pas épargné les applaudissements. Son premier début a eu lieu deux jours après dans *la Favorite*, et le succès que lui a valu le rôle de Léonor, est pour nous un sûr garant de son admission que, sans aucun doute, nous constaterons dans notre prochain numéro.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

*La Fille des Chiffonniers.* — Cora.

Hier encore, elle existait, cette *Villa des Chiffonniers*, cette *Cité dorée* où la boue délayait le fumier, où le plâtre à lui seul jouait le rôle de gros mur. Elle était pittoresque et primitive au possible : dix mètres carrés de terrain, quelques vieilles planches, des débris de ferraille, et le chiffonnier avait pignon sur rue. Malheureusement l'expropriation est venue, et tout ce que

## FEUILLETON.

# LOUISA

HISTOIRE D'UN ROMAN.

II.

(Suite.— Voir le dernier numéro.)

Il faut, pour pénétrer dans le cabinet artistique, traverser une cour qui aboutit à un jardin enclos de haies, dans le fond duquel je vis se promener une jeune femme en qui je reconnus aussitôt ma compagne de voyage dans la voiture qui va de la ville de La H... au village où j'habite.

Le souvenir de cette jeune voyageuse avait troublé mon sommeil à ce point que je n'exagérais pas en la désignant par ce lieu commun : la

*dame de mes pensées.* Elle marchait au bras d'une vénérable religieuse. Ses sanglots paraissaient la suffoquer, et la religieuse pleurait aussi. Le Tintoret est admirable... mais je ne sais ce qu'il représente... je ne l'ai point vu... Qu'importe, je le verrai ; il m'est un prétexte suffisant pour faire plus d'une visite à l'hospice de Saint-François.

*Charles Desloges à Olivier.*

... Je connais maintenant les habitudes de ma mystérieuse voisine : elle va tous les soirs dire ses prières à la chapelle des marinières, qui est proche du couvent, et puis elle se promène dans la journée à travers la campagne. Je la rencontrai dernièrement occupée à prendre un croquis du vieux château, qui fait tout ce qu'il peut pour paraître hanté par des esprits, et où je croirais décidément qu'il se promène de jolies âmes en peine, si j'y avais rencontré ma belle au clair de la lune. Je m'approchai d'elle aussi discrète-

ment que je pus, sans qu'elle m'entendit, assez près pour l'entendre chanter le refrain d'une ballade irlandaise. Elle était accompagnée d'une grosse servante du couvent qui portait son carton. Soudain, se retournant brusquement, elle me vit. Je tirai mon chapeau ; elle me rendit mon salut sans me regarder et en se remettant à son travail, mais sans paraître non plus étonnée de ma politesse, car c'est l'usage ici que tout le monde se donne le bonjour et le bonsoir... Puis tout-à-coup elle parut se souvenir, releva la tête de mon côté, et l'inclina de nouveau en mon honneur avec un faible et triste sourire.

Encouragé par cet indice de reconnaissance, je m'approchai le chapeau à la main, et de l'air le plus réservé que je pus prendre, pour regarder son ébauche, au sujet de laquelle nous échangeâmes deux ou trois phrases. J'eus l'effronterie de lui donner quelques conseils, moi, que trois maîtres de dessin, et des plus opiniâtres, ont

cette misère, tout ce que ces haillons avaient d'originalité à demi-sauvage et poétique a disparu pour faire place au boulevard Maiesherbes.

Je ne crois pas que les auteurs de *la Fille des Chiffonniers* aient eu l'intention de faire un drame aux émotions puissantes et d'une portée philosophique ou morale; ils ont pensé plutôt à amuser par un tableau de mœurs inconnu du grand nombre, transportant ainsi au théâtre les curieuses études de Privat d'Anglemon. Tous ces personnages que l'auteur de *Paris nocturne* nous a fait connaître s'y retrouvent au grand complet, depuis Lepailleux, le fondateur de la Cité, jusqu'à la mère Moscou, ce débris de la grande armée. Il n'y manque que le chiffonnier philosophe devisant avec le passant attardé sur les mystères de la création.

Quant à l'intrigue même de la pièce, les auteurs ne se sont pas donné beaucoup de mal; ils ont pris dans *la Closerie des Genets* le personnage de Léona, et combinant cette donnée avec l'histoire d'une jeune orpheline recueillie et adoptée par les chiffonniers, saupoudrant le tout des accessoires obligés d'amour et de vengeance, ils en ont fait le drame que vous savez.

Il est fâcheux que cette pièce n'ait pas été représentée au milieu de l'hiver, elle aurait eu un succès durable. C'eût été une juste récompense pour les artistes qui interprètent cet ouvrage.

Depuis ses débuts, M. CHAMBÉRY ne nous était pas apparu, je le crois, dans un rôle nouveau, le personnage de Bamboche lui a permis de montrer, en partie, ce qu'il sait, et ce qu'il peut faire. De prochaines créations lui donneront certainement l'occasion de mieux mériter encore la sympathie dont il a été l'objet de la part du public.

condamné. Elle m'écouta de fort bonne grâce et me dit : Je corrigerais cela, vous verrez demain.

Puis elle disparut.

Cette enfant est la proie d'un chagrin profond; à son âge, il n'y en a que d'une sorte. Elle n'est point en deuil... ce n'est donc pas la mort d'un être cher qu'elle pleure.... Je parierais aussi qu'elle n'est pas une jeune fille.

Je commence à me trouver mieux, et les bains de mer me font le plus grand bien, à ce qu'assure l'Esculape de la localité. Il se nomme M. Albertus? Vive la Hollande! n'est-ce pas?

*Louisa à mistress Lawson.*

Est-ce à l'influence heureuse du pieux séjour qui m'abrite que je dois le calme relatif qui commence à se faire à mon esprit, ou bien faut-il en bénir la fatigue produite par l'excès même de mon trouble? Quelle qu'en soit l'origine, triste ou consolant symptôme, n'importe, mon désespoir s'est adouci, et si j'aspire toujours après

On a souvent reproché à M. LATY, de manquer de chaleur et d'énergie; ceux qui étaient de cet avis peuvent aller voir avec quel soin et quelle intelligence il a composé le rôle de Dartès, et si leur opinion n'est pas modifiée, c'est qu'ils obéissent à un parti pris.

M. LEBRUN a, depuis longtemps, épuisé les formules d'éloges, et tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il continue à les mériter.

Le rôle de M<sup>me</sup> Dartès et celui de Mariette, ont été pour M<sup>mes</sup> AUMONT et D'HERBLAY, comme toujours, un prétexte à mettre en lumière les qualités qui les distinguent.

Le grand succès du jour, il ne faut pas s'y méprendre, c'est *Cora ou l'Esclavage*, voici un drame qui frise de très près la politique internationale. On débat aux Célestins la même question qui se discute en ce moment de l'autre côté de l'Atlantique, les armes à la main.

Qui ne se souvient du retentissement produit par l'apparition du roman, *la Case de l'Oncle Tom*, par M<sup>me</sup> Beecher Stowe? Qui ne se souvient aussi de ces luttes passionnées, ardentes, où pendant tant d'années Willberforce et lord Brougham épuisèrent les forces de leur vie et les sources de leur éloquence, en faveur de l'émancipation des nègres. Elle est toujours là, vivante et palpitante, cette question de l'esclavage, et, certes, le moment était bien choisi pour la traduire sur la scène.

On ne raconte pas, on n'analyse pas des drames comme celui que nous venons de voir représenter. C'est une affaire de sentiment, et l'indignation, la pitié que met dans l'âme des spectateurs le récit des turpitudes monstrueuses qu'entraîne l'esclavage, suffisent au succès.

Est-il nouveau dans ses incidents ou dans la

l'immortelle patrie, la terre ne m'est plus odieuse... Vous me mandez que vous n'avez plus eu de nouvelles de mon mari depuis mon départ, et que vous le croyez toujours en Angleterre... Je voudrais partager votre illusion, ma tante... mais je suis condamnée à être tuée... Il me tuera, vous dis-je... Je prierai Dieu pour vous, ô la plus admirable et la plus tendre des amies!

### III.

Quelques notes empruntées aux lettres de Charles et au journal qu'il a laissé de son voyage, nous ont fourni sur Louisa les détails qui vont suivre.

Louisa Finlay était née en Australie. Elle y avait passé son enfance, entourée de sa famille, qui était de bonne naissance, mais pauvre et surchargée d'enfants. De ceux-ci, Louisa était la plus jeune. Quand elle eut atteint douze ans, ses

marche, ce drame de *Cora*? Peu importe. Mais s'il plaide éloquemment la cause pour laquelle tant de généreux esprits sont morts à la peine, s'il met en lumière et s'il venge au nom du Christ, au nom de la conscience humaine, la fraternité par laquelle tous les hommes, quelle que soit leur couleur, sont frères; tout est là, et il n'en faut pas davantage pour que le sentiment populaire prenne la pièce sous sa protection.

C'est ce qui est arrivé, et les deux premières représentations de *Cora* ont donné raison au choix de ce drame pour inaugurer la saison.

Ce qui justifie en dehors de la pièce elle-même le succès de *Cora*, c'est le choix des interprètes de l'œuvre. — Nous y avons revu au premier rang M. LEMAITRE et M<sup>lle</sup> DERIEUX, deux artistes qui croient avec raison que, pour être digne des faveurs du public, il faut les mériter constamment par de nouveaux efforts. — M. D'HERBLAY joue dans ce drame un rôle de sceptique généreux, de raisonneur arrivant à l'enthousiasme, et le joue fort bien. — On connaît nos sentiments à l'égard de M. LEBRUN, et ce n'est pas le drame de *Cora* qui pourrait changer notre appréciation au sujet de cet artiste remarquable à tous les points. — Il en est de même à l'égard de M<sup>mes</sup> D'HERBLAY et SALINÉ, et de MM. DUTASTA et SALINÉ. — Quant à M. LATY, nous ne pouvons que rappeler ce que nous disions de lui plus haut et constater que le jour où le public voudra bien ne pas obéir à une idée arrêtée d'avance, il l'appréciera à sa juste valeur.

En attendant qu'il soit permis à M. DORSAY de nous jouer un de ces rôles de comédie comme il en a le secret, nous nous bornons à l'admirer dans le rôle de M. Gérard, à propos de *Cora*.

CH. MAURIS.

parents vinrent en Angleterre habiter, dans le voisinage d'Oxford, une maison dont ils héritèrent à l'improviste, d'un cousin qu'ils n'avaient jamais vu. Louisa ne connut pas les douceurs du foyer domestique: son père était le plus flegmatique dissipateur, et sa mère la plus dolente et la plus indolente personne de toute la Grande-Bretagne, sans parler de ses frères, trois drôles qui n'auraient pas pu dire la couleur de ses yeux.

L'enfant était née bonne, expansive, hardie et généreuse... Elle grandit mélancolique et comprimée. M<sup>me</sup> Finlay avait une sœur, vieille fille, qui habitait Strasbourg. Bien que miss Sara Lawson eût désapprouvé le mariage de sa sœur, elle lui écrivait souvent, et un beau jour la vieille fille offrit pour condition d'un raccommodement définitif qu'on lui confiât Louisa, sinon tout-à-fait, du moins pour six mois chaque année.

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

## CAUSERIE PARISIENNE.

CHOSSES ET AUTRES. — COMMENT L'AMOUR VIENT AUX ÉCOLIERS. — L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE.

Un jour, — c'était le 27 août, — le soleil avait été brûlant toute la journée; toutes les habitations étaient restées closes, attendant la brise du soir qui devait nous apporter un peu de fraîcheur, un peu d'air plus respirable. Tous les vieux pêcheurs de la côte avaient prédit, pour la soirée, une marée des plus phosphorescentes, et comme en général nos marins ne se trompent jamais, de toutes les habitations d'alentour on s'était donné rendez-vous sur la plage, pour admirer cet étrange spectacle d'un sable lumineux, cette effrayante vision d'immenses vagues de feu roulant sur d'autres vagues de feu.

Vous ne connaissez pas, Messieurs, ce qu'est une marée phosphorescente à Beuzeval, par une nuit sans étoiles. La longue chaîne de falaises hautes de cent pieds projette une ombre impénétrable sur toute la côte; la nuit, en ces sortes de marées, se fait toujours sombre; souvent on ne distingue plus rien à cinq pas devant soi; alors, si vous vous aventurez sur la plage, vous marchez sur un sable phosphorescent; la vague qui vient mourant à vos pieds lance en se brisant contre les galets d'immenses langues de flammes éclairant pour quelques secondes de leurs lueurs fantastiques et le rivage et les falaises; puis, tout rentre dans l'obscurité. Si le clocher de votre village, les miracles de chaque jour, ne vous font pas songer à un être suprême, c'est en voyant ces étranges anomalies de la nature que l'âme s'élève, que la pensée comprend un être infini qui préside et qui règle tout.

J'avais donc, le soir venu, conduit ma mère sur la plage. Des masses confuses s'agitaient autour de nous; bientôt le lointain s'éclaira, c'était la marée montante qui se débattait à l'horizon; puis les vagues se rapprochèrent, puis elles vinrent mouiller nos pieds. Tout était noir, la plage sans galets n'avait pas opposé résistance à l'eau envahissante; tout-à-coup je saisis un bloc de terre glaise, et le lançant contre une énorme vague qui venait paisible, je soulevai des montagnes de feu. Les falaises s'illuminèrent un instant, un cri de frayeur se fit entendre derrière moi, je me retournai brusquement, et je vis..... je vis ma blonde fée aux yeux bleus, toute tremblante encore de saisissement.

..... C'était sa voix, c'était elle, c'était mon inconnue qui, soutenant de ses seize ans un vieillard vénérable causant avec ma mère, se

remettait avec peine de l'émotion que lui avait causée cette subite et passagère illumination.

Oh! qu'elle était belle! Combien mon imagination avait été pauvre auprès de la réalité!

Puis ma mère me présenta au vieillard, et c'est alors que je sus qu'elle était la nièce du comte Hector de Sommervieux, ancien capitaine de vaisseau à bord du *Saint-Georges*.

Une demi-heure après, par les sentiers qui conduisaient de notre habitation à son habitation, je la reconduisais, lui donnant le bras, ma mère donnant le bras au comte.

Toutes mes belles paroles, toutes mes belles déclarations d'amour, toutes mes hardiesses s'étaient envolées en la voyant; à peine si je savais répondre à ses questions, et elle se faisait un malin plaisir de m'interroger. A peine si je pus lui dire que l'air était pur et frais, que le ciel était tout pailleté d'étoiles, et que les oiseaux gazouillaient plus doucement que jamais sous la feuillée; j'étais ivre, j'étais fou.

Puis, en revenant, je n'osais plus questionner ma mère; j'avais peur de lui laisser entrevoir mon trouble et mon ardent désir de savoir tout ce qu'elle connaissait d'elle.....

Aussitôt rentré, je m'enfermai dans ma chambre, je formais les projets les plus extravagants sans m'arrêter à un seul. Le pouvais-je et en avais-je la force?

Elle habitait un riant cottage sur la lisière du bois de la Chenaye; les derniers arbres dominaient les murs du parc. Le lendemain matin, dès cinq heures, j'étais à mon poste, perché tout au haut d'un vieux chêne, dévorant des yeux toutes les fenêtres, toutes les issues qui donnaient sur le jardin.

Elle y vint enfin bien avant dans le jour avec quelques compagnes du voisinage, et, sans être vu, je pus tout à mon aise contempler ma blonde fée; puis le soir vint, et je rentrai au logis plus amoureux que jamais. Le lendemain et tous les jours suivants, blotti dans ma cachette aérienne, je passais tous mes instants à rêver d'elle, à la voir, à l'aimer.

La veille de mon départ pour l'école (à la fin de mon année de mathématiques spéciales, j'avais été reçu aux examens de l'École polytechnique), la veille, dis-je, du haut de mon perchoir, je la voyais jouer avec quelques-unes de ses amies, lorsque tout-à-coup elle fit un faux pas en courant et tomba. Emporté par mes rêves, n'ayant plus conscience de l'endroit où je me trouvais, je voulus m'élancer pour la retenir, et moi aussi de branches en branches j'aurais pro-

bablement roulé jusqu'à terre, si ma blouse de chasseur ne m'avait un instant retenu dans ma chute.....

Quand je me réveillai, je ne reconnus pas la chambre où j'étais couché. Ma mère était assise à côté du lit, me regardant avec anxiété; le comte de Sommervieux, me souriant avec bonté, la consolait de son mieux. Bientôt la mémoire me revint; je me sentis tout meurtri; ma blouse avait cédé, et j'étais tombé évanoui au pied du chêne. Transporté dans l'habitation du comte, il avait fait prévenir ma mère, et je me trouvais dans sa chambre à elle, à *Blanche de Sommervieux*. J'y restai quinze heureux jours; elle venait travailler avec ma mère et m'enivrait de son doux babil. O heureux jours! combien vite vous avez passé pour ne jamais revenir!...

Notre hôte ne put, à ce souvenir, s'empêcher de laisser couler deux larmes, et, discrets comme d'honnêtes chroniqueurs, buvant bien et mangeant bien, nous n'osions lui demander la suite de ce souvenir, craignant de réveiller encore de plus douloureux chagrins, lorsqu'un indiscret baigneur vint nous tirer d'embarras.

— Et maintenant elle est morte, votre blonde fée, ou bien de barbares parents vous ont séparés?...

— Maintenant, reprit-il en roulant une nouvelle cigarette, la sienne s'étant éteinte durant le cours de la narration, maintenant elle a quarante ans, moi quarante-trois, et.... peuh! nous sommes mariés!

Allons, Messieurs, une pleine rasade avant de nous séparer, et, croyez-moi, si vous aussi vous avez eu une blonde fée aux yeux bleus, ne l'épousez jamais.

On parla encore quelque temps de choses et d'autres, de Bourse et de théâtres, de souvenirs et de projets, puis on se sépara.

Nous rentrâmes à notre hôtel, bien décidés à partir le lendemain matin pour Saint-Valery; mais, hélas! le ciel en avait décidé tout autrement. Le lendemain matin, je reçus une lettre datée de Paris, m'avertissant que les théâtres étaient rouverts, et qu'il me fallait revenir prendre ma chaîne de chroniqueur.

Mes amis m'ont promis un journal de leurs hauts faits. Si, par hasard, leurs actions valent l'attention de la postérité, je vous le dirai quelquel jour; mais, hélas! les belles actions sont si rares maintenant! Je les crois bien plutôt capables de fumer un *londres* et de me revenir au plus vite à leurs gîtes et à leurs pénates. A dimanche prochain des nouvelles de nos théâtres.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

## LES DEUX CANOTS.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Ecoute, mon ami, mon frère, répondit Jean avec une douceur dans la voix qui cherchait à dissimuler son émotion profonde, si ta proposition ne contenait, à mes yeux, qu'une simple folie, au bout de laquelle je n'entrevois pas les plus terribles conséquences, peut-être aurais-je pu me laisser entraîner; car, par amitié pour toi, je ne vois pas trop où je ne me sens pas capable d'aller.

— Merci, frère. Sois assuré que j'ai toujours été dans les mêmes dispositions à ton endroit.

— Mais en ce moment, puisqu'il en est temps encore, regarde un peu ce que tu vas faire. Tu veux nous quitter pour aller je ne sais où, ni toi non plus. Je sais bien que tu emmènes ta femme et tes enfants. Mais, dis-moi, est-ce qu'au milieu à côté de nous, tu n'étais pas heureux, ici? Quelque chose t'a-t-il manqué depuis que nous sommes au monde? Nous ne sommes ambitieux ni l'un ni l'autre, c'est vrai: et c'est peut-être cela qui a contribué à nous rendre toujours la vie douce et facile. Crois-tu cependant que tu trouveras ailleurs tout ce que tu as trouvé dans ce pays, tout ce que tu y laisses encore?

— Mon ami, répondit Pierre attendri ce n'est pas une pensée personnelle qui me guide au moment de quitter ces lieux, où j'ai toujours vécu. Si je n'écoutais que ma propre satisfaction, je resterais auprès de toi, mon frère de tous les jours; auprès de Marie, la compagne et l'amie de ma femme Mathilde; auprès de tes enfants, que j'aime comme les miens. Mais j'entends dans mon cœur une voix qui me crie de ne pas écouter les conseils de l'égoïsme. Tout homme doit travailler au bonheur de l'humanité.

— Va donc, puisqu'il en est ainsi, je n'essaierai plus de te retenir. Mais souviens-toi, quoi qu'il puisse t'arriver, qu'il y a toujours une place à notre foyer pour toi, pour ta femme et pour tes enfants.

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec effusion, et se tinrent longtemps embrassés.

Quelques jours après, Pierre, sa femme et ses enfants prenaient la route de l'exil volontaire.

Jean suivit son ami jusqu'à Lyon, et ne le quitta qu'après avoir reçu ses instructions dernières.

Quand il revint à Vourles, il était fort triste. On eût dit qu'il avait comme un sombre presentiment des infortunes qui désormais allaient encombrer sa vie. Ni les soins de sa femme, ni

les caresses de ses enfants ne purent parvenir à chasser de son esprit de sinistres pensées. Cette séparation était pour lui comme une mort, et c'était la première visite que lui faisait cette hôtesse, à laquelle aucun de nous ne pourra se soustraire. C'était en effet la mort de sa jeunesse.

Quelques mois s'écoulèrent néanmoins sans que rien, en dehors du départ de Pierre et de sa famille, vint justifier cette tristesse, qui s'attachait à lui comme une autre tunique de Nessus.

Mais à l'automne, quand les feuilles commencent à tomber dans les bois, le plus jeune des enfants s'étiola comme une feuille qui n'a plus la force d'aspirer les sucs nourriciers. Le médecin, appelé sur-le-champ, constata les premiers symptômes de ce mal terrible auquel la science n'a pas encore trouvé de remède. Le pauvre petit était phthisique, et la maladie faisait chaque jour des progrès si rapides, que l'homme de l'art désespéra bien vite de la vie.

Ce fut le premier cercueil que Jean conduisit au cimetière du village.

Quand la dernière pelletée de terre eut été rejetée sur la bière, Jean et Marie jetèrent l'un sur l'autre des regards noyés de larmes, mais ils ne purent trouver dans leur cœur aucune parole de consolation à s'adresser. Marie prit par la main l'enfant qui lui restait, et revint à la maison pendant que Jean achevait de régler avec le fossoyeur les frais de ces modestes funérailles. Puis il retourna sur ses pas; il voulut revoir la terre qui recouvrait son enfant, et il planta sur le tertre une modeste fleur que l'hiver ne devait pas respecter.

Depuis longtemps on n'avait pas vu une saison aussi rude à Lyon. Le froid commença de bonne heure et sévit avec une rare intensité. Il y eut de grandes souffrances dans la puissante cité manufacturière et dans toutes les campagnes qui l'environnent. Elles furent d'autant plus vives, qu'un chômage forcé et presque général vint bientôt s'unir à toutes les rigueurs de la saison.

Jean Moulit avait toujours été un ouvrier sage et rangé. Il avait su pendant les bonnes saisons s'amasser des ressources pour être à même de supporter les mauvais jours. Avant le départ de Pierre, toutes ces circonstances qui semaient le deuil autour de lui n'auraient donc été que des accidents prévus de longue main. Il aurait même su probablement les faire tourner à profit en s'occupant d'une façon plus sérieuse de l'éducation des enfants. Mais, par la disposition d'esprit où il se trouvait, il vit dans cet

hiver rigoureux et ce chômage le présage de nouvelles catastrophes, ce qui augmenta tellement sa tristesse, que Marie ne cessait plus de pleurer dès qu'elle était seule.

Georges BELL.

(La suite au prochain numéro.)

La Galerie statuaire de M. Masserini, établie cours Napoléon, est toujours visitée par un grand nombre de personnes. Toutes ne tarissent pas d'éloges sur le talent qui a présidé au moulage des figures, dont la ressemblance est frappante.

Parmi les groupes qui composent la galerie, il en un qui se distingue particulièrement: c'est la famille impériale. Les poses sont des plus gracieuses, et tous ceux qui connaissent les personnes dont elle se compose ne savent qu'admirer le plus, la ressemblance ou la richesse des costumes.

M. Masserini n'a plus que quelques jours à rester cours Napoléon. Nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à profiter de cette semaine, la dernière sans doute, pour admirer sa Galerie, l'une des plus riches qui ait jamais séjourné dans notre ville.

F. B.

## MÉLANGES.

\*  
\*\*

On a souvent cité des annonces fort étranges; mais en voici une qui les dépasse toutes: un boucher d'une petite ville informe ses pratiques qu'il vient d'acheter une vache à M. G..., cultivateur, qui a la jambe cassée, et qui la vendra à moitié prix. Les cuisinières de l'endroit ne sachant pas au juste à qui appartenait réellement cette *jambe cassée*, se sont gardées de tout achat,

\*  
\*\*

Un avocat défendait un voleur et malgré toute son éloquence il n'avait pu parvenir à le faire reconnaître innocent.

Après avoir entendu la condamnation, se tournant vers son client:

— Je le regrette et j'ai fait pourtant ce que j'ai pu, lui dit-il, mais j'espère être plus heureux à votre prochain délit.

A la bonne heure, voilà qui est consolant!

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, MÉSOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,  
Rue Mercière, 92.